

CAHIERS METANOÏA No 38

# 38

1984

revue trimestrielle

# CAHIERS METANOIA

## SOMMAIRE

### EDITORIAL

*LE MONAKHOS*

p. 3

### EVANGILE SELON THOMAS

*LOGION 49*

p. 8

### COMMENTAIRE

p. 10

### RECHERCHES

*LE MEME ET SON DIFFERENT*

p. 17

*EVOCATION DE SRI NISARGADATTA*

p. 20

*MEDITATIONS AU FIL DE LA PLUME*

p. 22

### BIBLIOGRAPHIE

*JEANNE GUESNE : LA CONSCIENCE D'ETRE*

p. 27

*DANIEL GIRAUD :*

*LES ETOILES EN PLEIN JOUR*

p. 29

*LE SOLEIL, LE COEUR ET L'OR*

p. 30

### POESIES

p. 33

CAHIERS  
METANOIA

Rédaction • Administration  
Marsanne, 26740 Sauzet  
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901  
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :  
Emile GILLABERT

Imprimé en France 06.84

Imprimerie du Crestois  
26400 Crest

Dépôt lég. J n° 06.84

# CAHIERS MÉTANOÏA

## Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	.....	150,00 F.
— Cahiers 1976	.....	150,00 F.
— Cahiers 1977	.....	150,00 F.
— Cahiers 1978	.....	150,00 F.
— Cahiers 1979	.....	150,00 F.
— Cahiers 1980	.....	150,00 F.
— Cahiers 1981	.....	150,00 F.
— Cahiers 1982	.....	150,00 F.
— Cahiers 1983	.....	150,00 F.

## Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, contre 10 F en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche, comme il l'a lui-même accueillie.  
D'avance merci !

© Couverture by Francis Berthoud

# ÉDITORIAL

## LE MONAKHOS

*Le Monakhos sait qu'il revient du Royaume et qu'il y retourne. Son passage sur terre est l'occasion nécessaire et suffisante de cette prise de conscience.*

*Jésus, le Monakhos par excellence, nous dit comment nous pouvons retrouver notre identité de Monakhos.*

*Cependant, dans son entourage, seuls Thomas, Salomé et peut-être Myriam sont aptes à comprendre son langage, c'est-à-dire à recevoir les clefs de la Gnose cachées par ceux que nous pouvons désormais appeler les psychiques.*

*Jésus est parfaitement conscient de l'incompréhension du grand nombre, disciples ou non. Du reste, cette notion de disciple demande à être revue, ne serait-ce qu'à la lumière du simple bon sens. Jésus est un itinérant comme on peut encore se permettre de l'être en Inde, comme on l'était encore autrefois en Occident à une époque où les pèlerins étaient nombreux et où l'hospitalité était non seulement un devoir mais une bénédiction liée à l'accueil.*

*On trouve Jésus tantôt en Judée, tantôt en Samarie, tantôt en Galilée. Il serait puéril de croire que les disciples, dont certains étaient chefs de famille et exerçaient un métier ou une profession, suivaient Jésus dans tous ses déplacements. Du reste le nombre de 12 disciples a été retenu par la tradition pour qu'il corresponde à celui des 12 tribus, comme les fils de Jacob étaient au nombre de 12 ou comme Moïse dressa 12 pierres, etc... Les questions que les disciples posent sont révélatrices de mentalités, de niveaux de conscience et de milieux très différents, ce qui prouve que les auditeurs changent suivant les lieux et les circonstances. Faut-il redire qu'on ne sait rien, ou à peu près, de la vie de Jésus, comme on ne sait rien, ou à peu près, de la vie de*

### *Bouddha ou de Lao tseu !*

*Le Monakhos sait que l'histoire est un tissu d'erreurs et que, lorsque le mythe est mêlé à l'histoire pour constituer une relation d'événements et de faits destinés à établir les fondements d'une religion et en justifier l'objectivité, cette pseudo-histoire, devenue histoire sainte, conduit au délire des grandeurs et des persécutions. Les gnostiques ont fait les frais de cet esprit de conquête, et, après eux, les cathares.*

*L'esprit de conquête va dans le sens de l'affirmation de la personne, c'est pourquoi il est propre au psychique ; en revanche, le pneumatique, qui travaille à l'effacement de la personne, ne peut s'engager dans un combat qui porte en lui-même la négation de l'Esprit, le blasphème contre l'Esprit (log. 44). C'est pourquoi, lorsqu'il y a affrontement, le pneumatique est toujours perdant. On ne soulignera jamais assez, non seulement la différence d'orientation, centrifuge chez l'un, centripède chez l'autre, mais la différence de niveau. Le psychique justifie et se justifie dans le savoir, l'avoir, le pouvoir ; le pneumatique ne peut se réaliser que dans la dépossession de tout ce que le temps accumule : « Celui qui parmi vous sera petit connaîtra le Royaume et surpassera Jean » (log. 46).*

*Pour le gnostique, l'Être essentiel se révèle lorsque tombent les barrières psychiques : c'est la découverte du Royaume dont parle le logion 49. Ainsi le gnostique (gnani en sanscrit), dans le processus de retour à l'état antérieur à la naissance, se découvre Monakhos. C'est au cours de ce processus que s'opère la désidentification d'avec la personne et la reconnaissance de ce qui constitue notre vraie Nature. « Celui qui était avant d'exister » (log. 19), Jésus l'appelle Monakhos (log. 49). Il pourrait tout aussi bien l'appeler Gnostique, car c'est à lui qu'il vient rapporter les clefs de la gnose occultées par le psychique (log. 39).*

*Habitué que nous sommes en Occident au langage psychique, nous disposons, comme du reste Jésus, de peu de mots lorsqu'il s'agit de parler d'un niveau de réalité qui transcende le domaine du psychique. La langue de ce dernier a été forgée pour exprimer et véhiculer des pensées qui le cachent à sa nature réelle. Or, avec des mots puisés à cette même langue, il nous faut essayer de dire quelque chose de tout autre, quelque chose que, tout d'abord, l'observateur extérieur n'est pas habilité à dire : « Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères » (log. 62). Mais celui qui est impliqué dans la recherche essentielle, s'il*

veut tenter d'en parler à celui qui est à même de comprendre dans la mesure où le mystère peut être dévoilé, se heurte à d'inextricables difficultés. Ainsi les mots gnose, gnostique ont tout un passé contre eux. Ils ont été entachés de la réprobation des ennemis de la gnose à tel point que l'inconscient populaire les charge encore d'une vague malédiction.

Ces termes décriés, il nous faut les réhabiliter en même temps que nous rendons justice à ceux qui ont été persécutés. Dans l'hindouisme, le gnani ou gnostique est Brahma. Il ne s'identifie plus à la personne. « Pour un gnani, il ne subsiste rien d'individuel, il ne peut être moins que l'ensemble de ce qui est », nous dit Nisargadatta, qui poursuit : « Dans mon univers, il n'est pas question de naissance ou de mort » (Sois !, p. 20).

Jésus, Monakhos ou Gnostique, a transcendé la personne, cette entité psycho-somatique qui a donné prise à l'histoire. Celle-ci aux mains du psychique, ne peut donc, en ce qui concerne plus spécialement Jésus, que nous offrir une caricature de la réalité.

Les gnostiques du début de l'ère chrétienne avaient parfaitement compris que les psychiques ne pouvaient témoigner que du Christ psychique, c'est-à-dire de la personne du Christ à laquelle Jésus, chaque fois que les disciples sont tentés de l'identifier, refuse d'être assimilé. Le psychique veut pouvoir apprécier son maître à travers les pouvoirs dont il est le détenteur ; il veut le voir à l'oeuvre comme on assiste aux exploits d'un fakir ou d'un prestidigitateur. Cela ressort clairement de plusieurs logia (37, 43, 51, 91, 104 etc...). Mais Jésus ne veut pas donner prise aux images à travers lesquelles on veut le voir : « Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? » (log. 43). Il ne veut pas s'inscrire dans une histoire temporelle de salut. Son enseignement, comme celui des grands sages de l'humanité, se veut au-delà du monde spatio-temporel, dans un présent libérateur.

Répétons inlassablement que nous ne savons rien, ou à peu près de la vie de Jésus. C'est à peine si l'on arrive à déterminer l'époque et le lieu où il est né, où il a vécu. Les historiens qui ont écrit sur son époque et son pays ne parlent pas de lui. Les juifs ne l'ont pas reconnu - et pour cause ! - pour le Messie attendu. Les chrétiens ont fait de lui le Messie que les juifs attendaient. Dans des paroles dont il semble qu'on ne puisse suspecter l'authenticité, Jésus refuse ce rôle messianique : c'est perceptible dans les évangiles canoniques, bien que ceux-ci aient subi des remaniements successifs dans le but de réinscrire les paroles de Jésus

*dans la perspective du salut venant d'Israël donc dans une vision spatio-temporelle ; tandis que, dans l'Évangile selon Thomas, où les paroles sont transmises en dehors de tout contexte de temps et de lieu, Jésus rabroue les disciples qui veulent se situer et le situer dans une optique de devenir historique.*

*L'héritage chrétien est constitué d'un mélange historique et mythique. Le mythe peut avoir une fonction d'enseignement lorsqu'il n'est pas présenté comme historique. Par contre lorsqu'il est mêlé à l'histoire dans un imbroglio inextricable, et que le tout est présenté comme expression de la vérité historique, alors, il y a leurre et malversation. Dans cette aventure coupée du réel, Jésus devient, ce qu'il a toujours catégoriquement refusé d'être, un grand personnage de l'histoire. On est allé si loin dans cette voie que même l'Esprit est matérialisé et en quelque sorte collectivisé en ce sens que les apôtres, dans les Actes, en éprouvent à la Pentecôte, tous en même temps, les mêmes transformations... C'est proprement le psychisme qui annexe l'Esprit dans une opération à grand spectacle. Il ne faut pas chercher ailleurs que dans cette récupération le blasphème contre l'Esprit (log. 44).*

*Le Jésus historique n'est qu'une parodie du Jésus gnostique, la contrefaçon psychique d'une aventure pneumatique. Dans cette entreprise, le Monakhos, le Gnostique, qui s'est désidentifié de sa personne pour assumer son identité réelle, a été rabaisé, maintenu au niveau de la personne et apprécié comme tel, c'est-à-dire sous l'angle des pouvoirs : miracles, résurrection, ascension, etc...*

*Jésus veut être reconnu pour ce qu'il est, c'est-à-dire le Monakhos, et non une personne. Les éveillés, comme Ramana Maharshi, Nisargadatta, ne se voient pas comme des individualités, de même qu'ils ne voient pas les autres comme des entités séparées. Comme Jésus, ils sont au-delà des constructions psycho-somatiques de la personne, laquelle a élaboré tout un système de protection, tout un mécanisme de défense, bref, cette structure personnelle, cette cuirasse égotiste qui nous maintient prisonniers de nous-mêmes.*

*Nous avons à nous libérer de nos structures psychiques afin de retrouver ce que Hui-Neng appelle la vision de notre nature propre qui est vision dans le Vide. Jésus nous le dit dans un langage d'une extrême simplicité : « Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière (log. 61). La lumière efface toute différence, toute ignorance, toute déficience : « Et, debout, ils seront Un » (log. 23).*

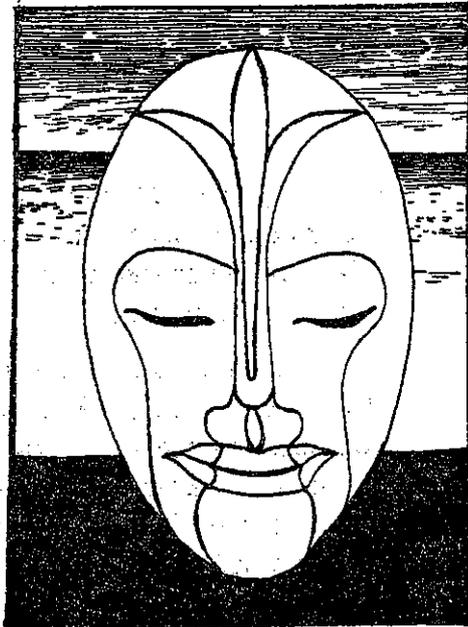
*Si au cours du processus d'unification, on peut écrire Monakhos au pluriel, à son terme, il n'y a plus que l'Un singulier, le retour au Royaume s'est effectué ici, maintenant ; le concept de la personne a disparu avec tous les autres.*



49

- 1 JÉSUS A DIT :
- 2 HEUREUX ÊTES-VOUS, MONAKHOS, ÊTES,
- 3 PARCE QUE VOUS TROUVEREZ LE ROYAUME .
- 4 COMME VOUS ÊTES ISSUS DE LUI,
- 5 VOUS Y RETOURNerez .

THE  
MUSEUM OF  
ART AND HISTORY  
OF THE  
CITY OF  
SAN FRANCISCO



1900

1900

# COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 49

## Υ

Candidate - Monakhos, je me présentai avec joie parmi mes semblables autour du puits, devant la porte de la chambre nuptiale. Je ne manquai pas de bons conseils pour me guider, m'éclairer utilement :

« Etudie sans relâche, travaille sur toi-même, fais une ascèse. C'est très dur, très long. Il te faudra plusieurs vies, et tu n'as pas une chance sur un million d'y parvenir... »

Et la joie première a fait place à la pesanteur et aux difficultés, comme si, égarée sur une fausse piste, je m'étais trompée moi-même.

C'est alors qu'il m'est possible de comprendre la vraie nature du Monakhos. Il a tout rejeté, conseils, techniques, choses sées, et il s'est choisi lui-même. Il s'est abandonné entièrement au Maître intérieur. Celui-là ne laisse rien passer, pas la plus petite branche à laquelle se raccrocher, pas même la plus petite ambition spirituelle.

Car c'est ainsi, tel qu'il est issu du royaume, il y retournera.

M.-F. Henry



La quête du Royaume, voyage vers l'Unique, délié du carcan de l'espace et du temps, fait de ceux qui s'y adonnent avec une sincère et lucide ferveur, des « élus » : moins certes parce qu'ils seraient l'objet d'un choix obscur émanant d'une transcendante et capricieuse volonté, que parce qu'ils sont sans cesse travaillés au corps par l'irrésistible élan que constitue la recherche de leur nature véritable. Question de vie ou de mort.

Les réponses sont autant de pilules amères : mais avalez et vous serez guéris, heureux « Monakhos », chercheurs solitaires... guéris de vous-mêmes !

Car c'est aux instants de plus vif silence et de plus pleine solitude, quand les rumeurs du monde s'apaisent au lointain, quand toutes les images deviennent inconsistantes, s'effilochant au vent salubre des évidences enfin reconnues, que la lumière est là, seule certitude puissante, indiscutable et indivise Présence, source d'une béatitude que ne viennent troubler nulle représentation, nul concept préétablis.

Pèlerins solitaires, les voici vos rivages, sans âge et sans appui, rivages désirés, rivages pressentis, un moment oubliés, les rivages infinis de l'éternel voyage...

« Comme vous êtes issus de Lui, vous y retournerez » : un mouvement, le même, celui de la vague ou du souffle. Un mouvement et un repos : la Vie.

Mireille



Le log. 49 prépare le merveilleux log. 50. Apparaît pour la première fois la notion d'élu. Ce concept a connu plus tard une fortune malheureuse. Les théologies ultérieures, y compris celles issues de la Réforme, lui ont donné une connotation fort éloignée de son sens littéral. L'élection n'est nullement un choix ; elle résulte d'un mouvement du meilleur s'imposant de lui-même. Rien

à voir avec l'arbitraire d'un Dieu, sorte de despote comme en ont rêvé les juifs, aux caprices indéchiffrables. L'élection gnostique, au contraire, dépend de conditions clairement exposées tout au long de l'Évangile selon Thomas. Elle correspond à l'adage traditionnel : « quand le disciple est prêt, le maître vient. » Ce qui revient à dire, à la manière de Nisargadatta, que, lorsque nous sommes totalement et définitivement lassés de l'existence personnelle, les conditions d'avènement de l'impersonnel étant réunies, nous franchissons rapidement les seuils de la metanoïa libératrice. Ce qui nous éloigne encore plus des théologies chrétiennes se trouve exprimé par la seconde proposition de ce logion. Nous retournons au Père parce que nous sommes issus de Lui. Tout simplement. Tout naturellement. Que s'est-il passé entre ces deux moments ? L'imagination d'un éloignement à la suite d'une désobéissance, d'un retour assuré par le rachat consécutif au sacrifice d'un seul est grossièrement anthropomorphique. « Parce que », « comme » traduisent ici une causalité interne. Une image du Suprême s'est rêvé une autonomie fictive et le rêve mental s'est transformé en cauchemar... Cependant le Suprême ne bronche pas. Il est l'absolu qui ne varie pas ; la vague naît et meurt sans affecter la profondeur de l'océan. En réalité, la manifestation n'est ni une chute, ni une catastrophe cosmique mais un mouvement de vie, l'expression de la richesse inexprimable du Père.

Raymond



Heureux, vous, Monakhos élus, parce que vous retournerez dans votre demeure ! Mais imaginer que vous êtes élus suffit à vous faire manquer le Royaume.

Celui qui retrouve le Royaume s'élit lui-même. Car le solitaire se reconnaît comme n'étant autre que l'Un. S'il a pu un moment se croire égaré, toute inquiétude désormais est bannie.

Il est lui-même son propre maître, celui qui reconnaît son origine, d'où son nom Monakhos, élu. On peut également le nommer l'Unique, celui qui ne peut concevoir le Deux.

Une fois de plus nous sommes invités à affirmer un paradoxe. Le Monakhos ne se voit pas isolé, séparé, car il embrasse le mul-

tiple, il l'englobe, il le contient.

Dans beaucoup de logia Jésus nous montre la voie en nous invitant à refaire en sens inverse le chemin parcouru par le mental, à revenir à la source d'où tout sort et où tout revient. Cette voie a été brouillée et perdue de vue comme Jésus nous l'indique au logion 46 : « Celui qui parmi vous sera petit connaîtra le Royaume », et au logion 4 : « comme un petit enfant de sept jours... ».

Après avoir passé toute notre vie à accumuler pour nous affirmer, voilà que nous sommes amenés à nous délester de nos biens, à n'être rien. Et qu'est-ce que cela implique ? Relisons le logion 17... « Ce qui n'est pas monté au coeur de l'homme... ».

Rien n'est encore monté dans le coeur d'un tout petit de sept jours qui baigne encore dans la lumière originelle. C'est l'état par lequel Jésus désigne le retour au Royaume. L'état que l'oeil ne voit pas, que l'oreille n'entend pas...

Comment être rien ? Comment ne pas être quelque chose ?

Ce n'est pas impossible ! Jésus nous ne montre, il ne nous ment pas.

Le seul et unique moyen de devenir tout petit, c'est de laisser éclore sa vraie nature, sa nature d'origine. C'est être *passant*. Pur comme des colombes.

Mais pour en arriver là, il a fallu faire le choix unique dont parle le logion 47. Ce choix qui fait de nous un Monakhos. . . .

Il reste encore à préciser que nous n'avons pas à penser que la conscience d'un Monakhos ajoute quoi que ce soit à l'éclat de la lumière du Royaume. Car, étant devenu transparent, le Monakhos est cette conscience omni-présente et lumineuse ; toute création jouit de cette lumière et toute créature est le moyen pour que cette lumière s'éveille. Celui qui se connaît dans cette totalité est l'Un, ou l'Unique.

*C'est dans le même esprit  
qu'une perle de rosée  
à la pointe d'un brin d'herbe  
à l'aurore  
scintille  
puis s'évapore.*

Gopalamanu



« Avant qu'Abraham fut, Je Suis. »

Jn 8. 58.

Avant le temps qui engendre la dualité,  
avant la naissance qui amène le temps,  
dans l'état antérieur,  
celui de toujours

### JE SUIS

Le temps accomplit son oeuvre.  
Créateur du jeu cosmique,  
JE SUIS s'implique dans des situations particulières.  
Par une sorte de dédoublement  
qui semble comporter de hauts risques,  
le créateur se retrouve engagé  
dans des situations aliénantes  
qui suscitent la nostalgie d'avant le temps,  
la nostalgie de l'état originel.  
Comme un bateau à la dérive,  
l'acteur s'éloigne de sa demeure  
au point de ne plus se reconnaître l'auteur du jeu,  
tandis que l'auteur continue de se voir  
dans le regard de l'acteur  
comme dans un miroir.  
Il y reconnaît son visage d'avant le jeu,  
son visage de toujours,  
et savoure la Présence d'avant la conscience.  
Le jeu est prodigieux.  
pour la joie de cette saisie de Soi par Soi.  
L'acteur le vit come un appel ;  
il ne résiste pas à l'invitation  
il subit le charme de la séduction.  
Le jeu est prodigieux.  
L'acteur se croyait en détresse.  
Il est maintenant émerveillé, fasciné  
et se retrouve dans la chambre nuptiale.  
Désormais celui qui écoute et celui qui appelle sont Un.  
L'amour a aboli la différence ;  
la lumière a dissipé l'image.  
Ce qui était caché est révélé.  
Jouant à être l'autre,  
JE SUIS continue d'être l'Unique,

le

Monakhos.

Emile Gillibert



Il y avait une fois une poupée de sel qui ne savait ni d'où elle venait ni ce qu'elle était ni où elle allait et qui voulut un jour mesurer l'abîme de l'océan. Elle arriva au bord de l'eau et contempla l'océan qui s'étendait devant elle. Jusque là elle restait toujours la même poupée de sel et conservait son individualité propre, mais, à peine eut-elle fait un pas de plus, à peine eut-elle posé le pied dans l'eau, qu'elle ne fût plus qu'un avec l'océan. Toutes les particules de sel qui la composaient s'étaient dissoutes dans l'eau de mer, le sel dont elle était faite provenait de l'océan, et voilà qu'elle avait fait retour à l'océan pour se fondre de nouveau avec lui.

Le « différencié » était redevenu un avec « l'indifférencié ».

En réintégrant l'Unité radicale de ce qui est, nous nous élevons à la « Connaissance », récompense suprême des efforts consacrés à la recherche du vrai. Cette connaissance directe, que la Nature dérobe au grand nombre, se traduit par le discernement de la réalité qui se dissimule derrière le rideau des apparences sensibles, où, au-delà de ce que nous parvenons à imaginer, s'étend une vertigineuse immensité, un abîme sans fond d'où sort et où rentre perpétuellement la Création.

Avec Un, Tout est dans Tout confondu sans possibilité de distinction.

Jean-Pierre Messin



L'enseignement des grands maîtres de la tradition primordiale comporte d'apparentes contradictions qui déconcertent leurs disciples. Autant d'égnimes offertes à la méditation de « ceux qui cherchent ».

— « Je vous choisirai un entre mille », dit le Jésus ésotérique du logion 23.

— « Il y en a un sur un million qui soit capable de comprendre ce que je dis, l'assimiler et le devenir » dit le Jnani d'aujourd'hui, Nisargadatta (Sois, Entretien 8).

A travers les siècles, les deux enseignements se rejoignent dans un même langage qui semble condamner la foule des « appelés » au profit d'une élite restreinte de solitaires initiés, - les « monachos » du logion 49.

Cependant la gnose est ouverte : les textes sacrés proclament que *tous* sont appelés. Accueillant toute entité vivante, le bouddhisme ne veut-il pas sauver « jusqu'au dernier brin d'herbe ? » Le Jnani affirme d'autre part qu'il n'est en rien différent de ses interlocuteurs les plus ignorants (Nisargadatta, *Je Suis*. Entretien 83 entre autres !)

Quel est donc ce *Je* qui choisit ? Serait-ce le gourou aux pouvoirs arbitraires, celui dont Nisargadatta dit ironiquement qu'il s'est lui-même institué gourou » ?

Le Maître authentique en réalité a vécu, pour les connaître et les transcender, les « états » psychiques. Jésus éprouve une compassion profonde pour l'homme ordinaire dont il ne s'est jamais senti séparé (log. 28), mais il sait mieux que personne que ce *Je* psychique n'est qu'un pauvre être éphémère appelé au fil des siècles à devenir comme le JE souverain qui a rejoint l'Absolu. C'est le mouvement de la Conscience cosmique aspirant à l'Unité qui détermine, au cours du temps, l'ultime vocation du « monachos ».

— « JE suis le Tout, affirme Jésus. Le Tout est sorti de moi », (logion 77).

Et Nisargadatta, qui fut lui aussi, avant son éveil, un homme ordinaire, promet l'anéantissement de la personne - la « dissolution » : « Tout est ici dans cette Présence consciente. Avancez-vous dans la vie avec cette ferme conviction : JE suis ce Tout. Le TOUT est moi ! ».

Le *retour à la source* prescrit par les deux maîtres, celui du « Royaume » et celui de la « Présence pure » est la seule réponse à l'égnime du sens de la vie. Les exclus sont ceux qui, dans le meilleur des cas, s'attachent à quelque gourou individuel et s'endorment doucement dans l'idolâtrie dévotionnelle d'un *Dieu personnel*. Ils comprendront peut-être un jour, au fil des siècles, qu'ils participent au mouvement de la Conscience cosmique entraînant ceux qui ont la vision juste vers le *repos* de l'Absolu.

Intégrer cette conscience lucide dans notre vie quotidienne, vivre à chaque instant, *simultanément* le jeu des contraires, le mouvement *et* le repos, au delà des noms et des formes est la seule ascèse qui puisse nous conduire à l'expérience libératrice.

Paule SALVAN

# RECHERCHES

## LE MÊME ET SON DIFFÉRENT

La compréhension opère à deux niveaux : discerner le réel et l'irréel, l'unique et le multiple ; puis découvrir la marque du réel jusque dans l'irréel, par quelle sorte de mystère le même prête sa réalité à son différent, la lumière s'occultant par l'image, l'évidence de l'identité se dévoyant au paraître...

La recherche du vrai, du pur, de l'indéfectible, reçoit son impulsion du malaise, aggravé d'inquiétude puis d'angoisse, éprouvé par l'expérience personnelle — le rêve se percevant lui-même comme tel, inauthentique et faux — Pour Jésus, la souffrance la plus irrémédiable semble contenue dans l'idée de la mort : car quelle pourrait être, au vrai, la souffrance de ce qui n'existe pas ? Par contre, il y a souffrance inhérente à la sensation d'être séparé, d'être un moi distinct de tout le reste de l'univers, avec pour évidente sanction d'une telle aberration : la mort. Il n'y a d'intelligence dans la personne qu'en son aveu désespéré du caractère inéluctable de sa propre mort — et de la souffrance contenue dans cette pensée — Or la connaissance délivre de la mort. C'est la promesse de Jésus. La gnose confère plus que l'immortalité : l'éternité, par la révolution-métanoïa qui conduit du deux de l'altération — l'image produisant l'oubli de la lumière — au deux de l'existence « connue », reliée — l'image devenue lumière vivante et jouissant d'elle-même—.

Le réel, je ne « le » connais pas... Il « me » connaît si je « me » connais (log. 3) La modalité existentielle du connaître personnel, irréductiblement dualiste, n'a pas de prise sur le réel en sa plénitude indivisible. Cependant la reconnaissance de l'erreur par elle-même, comme une sorte de réveil, est en même temps délivrance. Restent les habitudes, peut-être... du mé-connaître : néanmoins le charme est rompu. L'erreur, quelque tragiques qu'en puissent paraître les conséquences, n'est qu'une toute petite erreur d'appréciation. C'est ce que dit et répète Nisargadatta : c'est la contamination du « je suis », copule où l'éternel se donne à lui-même la conscience et *donc* l'existence, par l'attribut fallacieux : je suis *ceci, cela*... Et Jésus quant à lui : « vous étiez Un, vous avez fait le deux, maintenant que ferez-vous ? » Qui a fait ? Le deux est le jeu de l'Un : son « je », que l'Un s'oublie ou se reconnaît — et avant ou au-delà de cette mutation, aucun pro-nom n'a cours... —

La découverte de l'Un exige celle de la véritable nature du deux ; percées complémentaires sinon tout à fait simultanées, quoique situées hors la norme du temps. Si Jésus nous propose de nous tenir dans le commencement (log. 18) c'est parce que là se tient le réel et en quelque sorte le modèle de l'irréel. Là, le réel va se prêter à l'irréel par l'intermédiaire de l'imagination et de la mémoire. Là, se cache le secret du paraître, «plus près de vous que votre jugulaire» dit le Zen, vérité que Jésus désigne encore plus simplement : «Celui qui est (vivant) devant vous.» (log. 5 et 52) La recherche se fourvoierait à l'énumération et à la classification des images du multiple. S'il y a «trois dieux» (log. 30) vous ne vous y retrouverez pas ; si vous vous tenez là où «il y a deux ou un» vous êtes pour ainsi dire sur le chantier même de l'éternel : là où l'Un se donne à lui-même l'image du deux, au péril de l'existence, de la conscience bien vite saoulée d'images. Quand l'Un se retrouve lui-même partout, comme il est dit au log. 77, naturellement, il ne connaît «ni mort ni peur». L'ultime réponse est finalement donnée au log. 106. Faire le deux Un, c'est découvrir et réaliser que le même et son différent sont identiques. Samsara est Nirvana et Nirvana est Samsara. C'est ensemble qu'ils expriment cette réalité unique, pure et inaltérable quoique non-immobile, dépourvue de cette impavidité marmořéennē que Nisargadatta semble parfois désigner par l'expression «un bloc de réalité». Le «monakhos» est le seul, et solitaire, à qui cela arrive. Autrement dit, c'est à vous de le faire et «chacun pour soi»... car personne ne peut le faire à votre place. Chacun de nous, de lui-même, illumine ou est ténèbres. Nous sommes tous autant de fac-similé de la même erreur. Proposition qui a pour corollaire non moins étrange qu'un seul qui «se» connaît valide tout à la fois et le principe et sa manifestation par la mise en perspective correcte du Suprême et du monde. « Il règnera sur le Tout » avec pouvoir de déplacer les montagnes, non parce qu'il aura acquis quelque puissance magique mais parce qu'il «se» sera trouvé lui-même moteur de la manifestation.

L'aboutissement de la recherche, l'ultime compréhension échappent à toute saisie par le concept, grâce à la nature de ce qui est réalisé : l'identité de l'Un et du deux, le même s'éprouvant et se prouvant par son différent, le Suprême se prodiguant par l'éphémère. Le logion 83, parole sublime entre toutes, dit tout ce qui peut être dit : l'histoire et sa fin (au double sens de finalité et d'achèvement), l'indication de son lieu, le commencement, et son déroulement dans et par cette souffrance qui n'est en fait

qu'oubli, inadvertance aisément remédiable. Comme une écharde enfoncée au vif de la conscience universelle — le sentiment du «pur je suis» — le sens de la séparation apparaît comme un épiphénomène dans le défilé des images. La souffrance, cette malédiction du monde, est irréaliste en tant qu'erreur de conscience. C'est le corps qui souffre, pas le Moi réel, et Ramana Maharshi comme Nisargadatta font cette expérience jusqu'au bout. La conscience conditionnée par l'identification au corps-mental s'emprisonne par ses propres représentations fixées dans les concepts-nœuds d'espace-temps. Si le temps vous paraît une valeur inexpugnable, réfléchissez à ceci : où est passée votre journée d'hier ? Dans la lumière du commencement a-temporel, qui ne peut être connu que comme un vide, vous êtes là, immuable, entièrement vous-même, *avant* que se produise la germination imaginaire, la génération du deux. Le log. 83 décrit une histoire et un acte immobile, hors du temps, non-spatial...

La souffrance appartient constitutivement à la personne : même sporadique, elle en est l'événement majeur et le plus significatif. Elle se développe dans une dialectique d'usurpations successives comme un processus sans fin — le moi personnel se réifiant indéfiniment dans ses représentations et ses identifications — à moins que l'on ne préfère l'explication de Nisargadatta qui voit le monde comme un effet de l'extrême libéralité du Suprême. Comme un père bienveillant autorise son enfant à commettre toute sorte de bêtises sachant que la correction se fera d'elle-même. Balayani le proclame dans son *Traité de l'Unité*, il n'y a pas d'autre absolu que l'Un, le seul, et l'interprétation que l'on donne à cette unique vérité importe peu. «Se tenir dans le commencement» signifie que la personne est libérée d'elle-même par la vision de son présent antérieur, sans modification du paraître en tant que tel : le corps et ses conflits demeurent, la conscience des différences n'aveuglant plus la connaissance réflexive de l'identique. Cela arrive ici et maintenant, dans l'éternel précédant de tout événement spatio-temporel, qui accompagne aussi toute histoire, la féconde, l'accomplit. N'est-ce pas ce qui est indiqué au log. 57 qui propose de laisser croître l'ivraie avec le blé puisque la moisson — et la moisson seulement — délivrera pour chacun son identité de même et différent par lesquels s'exprime l'Unique ? La compréhension, c'est cela : le moi est normal, la souffrance est normale, l'illusion est normale, la libération est normale : « un mouvement et un repos ».

R. Oillet

## ÉVOCACTION DU MAHARAJ SRI NISARGADATTA

Ketwady est l'un des quartiers les plus affreux de Bombay. C'est un échiquier de petites ruelles qui donnent sur de grandes allées. Dans une de ces allées défilent de petits comptoirs situés entre le trottoir et la rue, et cela forme un espèce de couloir toujours très étroit. On se fraie difficilement un passage. Par terre des être enlaidis par la lèpre se traînent ; les aveugles et les estropiés tendent la main en demandant une aide. Quand on sort de la maison de Nisargadatta qui se trouve à Ketwady (10<sup>m</sup> rue), on a un besoin physique de marcher. Sans le savoir, on s'avance dans ce couloir, on regarde tout, peut-être sans même voir. Le mental est très actif et attentivement vibrant. Dans la profondeur du cœur, on a la certitude que dans la petite chambre de Maharaj on a été touché par quelque chose de très grand, d'incomparable ; c'est l'instant d'un secret.

Avec toute la force de l'intellect, on cherche à éclairer ce secret. On retourne aux pieds de Maharaj. Il est assis sur son coussin. Il est habillé de blanc, il est petit, très mince, sombre. Il est difficile de décrire son visage. Quand il parle, c'est la force et la spontanéité qui s'y reflètent. Les yeux sont doux. L'expression a un rapport direct avec ce qu'il dit. Quelquefois des éclairs imperceptibles semblent communiquer directement avec vous, mais cela arrive dans une fraction de temps infime.

En sortant de chez lui, on ressent la nostalgie du secret. On sait qu'il est le secret. Si on croit le connaître, si on en parle, il n'est pas Cela.

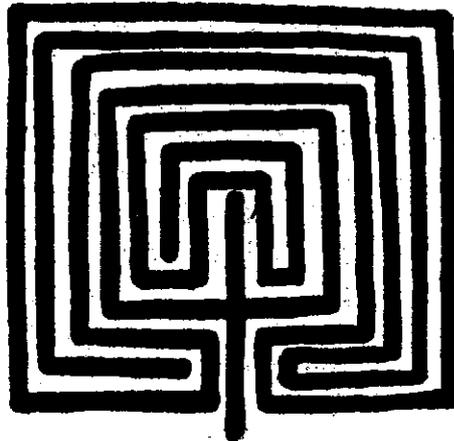
Maharaj, par ses aphorismes, ses silences, sa spontanéité, révèle ce qu'il est, mais il indique seulement la première et l'ultime illusion du « je suis ». Presque jamais, il parle de la double dimension du « je suis ». En apparence, il accepte seulement l'aspect « chemical » du « je suis » et il se limite à indiquer le moment où le « je suis » apparaît et le moment où il disparaît. C'est alors que s'ouvre l'abîme qui déchire positivement et négativement celui qui l'écoute, mais c'est à ce moment-là que l'intuition du secret éclate.

C'est à cause de cela qu'on ressent inévitablement le désir de revoir Maharaj ; le temps de prendre un taxi, de donner l'adresse du Maharaj, de descendre au carrefour de la dixième ruelle. On passe par cette petite rue où les artisans travaillent dans leurs

comptoirs, où les balayeurs nettoient les amas d'ordures, où les chiens sommeillent au soleil, où les délaissés demandent un peu d'aide ; on arrive à une petite porte à droite au fond d'un petit couloir qui s'ouvre sur la rue. On monte une petite marche d'escalier et on se retrouve près de Maharaj. face à ses prunelles noires qui, tantôt vous scrutent, tantôt paraissent indifférentes. On cherche sur le parquet une petite place où s'asseoir, on regarde les fleurs qui sont près de lui ou celles qui sont sur le petit autel en argent où on vénère son maître. On perçoit un très fort et doux parfum d'encens et au-delà de la petite fenêtre à travers la grille, on devine le monde.

Maharaj commence le dialogue avec les visiteurs. C'est à ce moment-là que l'on se sent au complet.

Amélita



## MÉDITATIONS AU FIL DE LA PLUME



Ecrire pour maintenant le regard dans le lieu  
où l'aventure hier encore impossible  
est aujourd'hui  
d'une confortante et candide simplicité  
Ecrire curieux paradoxe  
pour que rien ne se cristallise  
pour que tout soit délié libre délivré  
lâcher tout appui  
au nez du temps effiloché  
impuissant à se reconstituer  
dissout d'instant en instant  
L'Esprit s'écoute  
il se voit  
il se contemple  
il n'en finit pas de se chérir  
La plume alors sans retenue  
et sans absence  
sans souvenir et sans initiative  
écrit  
guidée  
téléguidée  
vivante de la Vie même  
portant dans son graphisme  
la négation de la fixité  
l'abolition de la mort  
de toute mort.

G.



Ce qui est entendu d'une oreille, peut-il passer à une autre oreille ?

On est englué dans la matière, attaché aux choses tant qu'on ignore qu'il n'y a pas réellement de matière, de choses.

La physique moderne a démontré que l'aspect corpusculaire de la matière était faux, et qu'il n'était que l'apparence de ce qui n'est en réalité que mouvement ondulatoire. L'aspect ondulatoire de la matière est vrai : *toute la matière n'est qu'onde.*

On est libéré de la matière dès qu'on sait que toute matière n'est qu'onde. Alors, qui suis-je, moi ? Une onde, un mouvement ondulatoire !

Et ce mouvement est celui de l'univers. Je ne puis être séparé un seul instant de l'univers entier.

L'aspect ondulatoire de la matière est le seul Réel. Et c'est l'Esprit, reconnu, bien avant les physiciens, par de rares voyants, qui en ont parlé autour d'eux. *La Réalité spirituelle*, cette connaissance, appliquée dans la vie, bouleverse, renverse, tous les savoirs acquis.

Qui suis-je ? Rien d'autre que l'Esprit, l'Onde éternelle !

Absolument rien en tant que moi-matière. Et absolument tout en tant que soi. Etre spirituel, voilà !

Il n'y a plus qu'à vivre cette Connaissance : Tout est - éternellement - l'Esprit Unique - le Souffle de l'Esprit - la Vibration Primordiale Infinie.

C'est celà l'Etre Réel que Je Suis.

A pratiquer assidument.

Avant les mots, sans les mots qui divisent.

M. C.



## EN ECHO

Oui, le physicien confirme ce que des éveillés avaient déjà expérimenté, à savoir que la matière est énergie.

Le physicien le sait, le métaphysicien aussi, mais leur connaissance reste de nature différente. Le physicien part du complexe pour tendre vers le simple, l'élémentaire, le non divisible ; le métaphysicien au contraire, part de l'Un, du Tout, auquel il est identifié, pour apprécier le multiple, qui n'est tel qu'en mode illusoire, n'étant distinct de l'Un qu'en apparence.

Le physicien peut parler d'ondes pour exprimer ce que nos sens perçoivent comme matière, le gnostique aussi. Mais celui-ci peut-il encore employer le même mot pour désigner la vie de l'Esprit ? L'aspect ondulatoire de la matière peut servir d'image pour essayer de montrer ce qu'est l'esprit, mais l'Esprit est-il réductible à la vision du physicien ? Autrement dit, est-ce que la vision métaphysique est réductible à la vision du physicien ?

Je serais tenté de dire : « le ciel passera (avec ses ondes) et celui qui est au-dessus de lui passera (avec ses ondes) ; et ceux qui sont morts ne vivent pas, et les vivants ne mourront pas » (log. 11).

G.



Je poursuis, dans la logique théorique de ce que j'ai tenté d'exprimer, l'exposé d'une compréhension, qui, je l'avoue, n'est là qu'à de rares instants.

Pourquoi le monde passe-t-il ?

Parce qu'il n'est qu'apparence, images sans réalité, de la seule Réalité de l'Esprit.

Il n'y a pas de matière, pas de monde matériel, ce sont des créations irréelles des sens et des pensées, qui sont eux aussi matière irréelle.

L'Esprit ne crée rien, n'est cause de rien.

L'Univers Réel est l'Esprit éternellement lui-même, qui ne passe pas, mais demeure. Le monde perçu et pensé n'a aucune existence, il est totale illusion des sens, et tromperie du mental. eux-mêmes sans existence. Il n'y a ni sens, ni mental, ni corps, aucune matière, pas de monde. Il n'y a éternellement que l'Esprit sans corps, sans matière. Qui suis-je ? L'Esprit ! Il n'y a rien d'autre !

La création, c'est le néant, irréel. L'Esprit est l'Être : Réel.  
La couleuvre est difficile à avaler.

M. C.



Le monde manifesté — la création ou Maya — est irréel. C'est l'illusion ontologique, le relatif, l'erreur, le péché, l'apparence. Le Réel n'est pas manifesté, le Réel n'est pas créé, il ne crée rien. L'Absolu est depuis toujours le tout. Le Soi est éternellement lui-même. Comment pourrait-il créer ? IL EST. - - -

La Vie, l'Être, le Réel, l'Absolu, est l'Un sans contraire, la Vérité sans erreur, le Tout Unique indivisible.

Le Soi qui brille à l'intérieur est l'Unique Soi de tout, Identique en tout. Il est la nature réelle de l'homme.

La vie présente incréée, celle de l'Esprit, est seule Réelle.

«Il n'y a absolument rien à observer. Il s'agit tout simplement d'être.» disait le Maharshi.

(Il n'y a rien, pas de chose, pas de matière à observer. Il n'y a que le fait d'être, qui n'est ni chose, ni matière).

M. C.



*La vie présente n'est pas créée, elle n'est qu'une force, qui n'a pas de forme visible ; ce qui est visible n'est que le sillage de la vie qui est déjà passée.*

La vie présente est un mouvement immatériel, qui laisse après lui une apparence de forme matérielle ; mais cette forme n'est plus la vie, elle est la vie passée, la vie morte, un cadavre de vie. La forme visible est irréaliste.

La force invisible, imperceptible — ou non manifestée, non créée — est seule Réelle. *L'Être* — le fait d'être la vie de l'être, son mouvement — *c'est le vivant non manifesté*. Ce qui paraît manifesté n'est plus vivant, ce n'est qu'une rémanence dans l'œil ou un souvenir dans le mental. Le vide de forme créée est le plein de force incréée.

*La création entière est une illusion, le cadavre de l'être qui n'est pas créé et qui ne crée pas*. Croire à la création est entièrement faux, c'est une apparence, et tout ce qui a forme est déjà un cadavre d'être.

Le monde est un cadavre. La vie n'est pas le monde créé. Elle est à jamais incréée, et ne crée que des images irréelles ; la création est apparente, mais irréaliste, c'est une illusion des sens et du mental.

*La vie n'est pas matière, mais mouvement immatériel — ESPRIT.*

La vie n'est pas multiple, mais une seule et même vie en tout — UN.

La vie n'est pas située dans des formes (formes qui ne sont qu'apparences trompeuses, cadavres de vie). Elle est partout et toujours, sans lieu ni temps = ETERNEL.

*C'est l'Esprit — Un — Eternel. C'est donc la vie éternelle. Evidente par elle-même quand on la vit. Être est prouvé par l'expérience seulement.*

M. C.



# BIBLIOGRAPHIE

JEANNE GUESNE : *La Conscience d'Être Ici et maintenant*, 1vol., 264 p., Ed. Arista, 1983.

Certains êtres s'interrogent sur leur identité réelle. Ils n'ont de cesse qu'ils n'aient répondu à la question gnostique par excellence : Qui suis-je ? Ils ne se contentent pas de s'en aller avec le temps ; ils veulent savoir d'où ils viennent, ce qu'ils sont et où ils vont. Ne s'identifiant pas à leur corps, ils découvrent que la vie demeure lorsque le corps meurt.

Jeanne Guesné est l'un des ces êtres. Pour employer une terminologie désormais familière à Métanoïa, elle est, peut-être sans le savoir, un Monakhos, ou ce qui revient au même, un Gnostique — Gardons le masculin pour ces mots qui désignent l'état androgyne de celui qui a fait « le mâle et la femelle en un seul » (log. 22) —

L'avant-propos de son livre commence ainsi : « Ma vie ne se termine pas en cessant de participer à celle de mon corps. Elle peut exister hors de lui ». Cette certitude l'habite depuis son enfance, mais l'expérience lui apprend que « peu d'entre nous acceptent la solitude, et peu d'entre ceux qui l'acceptent ressentent le silence intérieur comme une abondance de vie à « accueillir » (p. 49).

Sans être identifié à son corps, l'auteur prend soin de préciser cependant que le corps est l'instrument indispensable de l'éveil à la conscience d'être : « C'est ici, dans notre corps, que se situe le lieu de la rencontre et pas ailleurs ! » (p. 254). D'où l'importance du corps, non pas comme entité mais comme occasion de la Présence, ce qui permet à Jeanne Guesné d'écrire encore :... « ce *contact* en effet doit être vécu consciemment *avant* que la vie ne quitte le corps, car c'est par *lui*, avec *lui*, et en *lui* que l'homme s'éveille à la réalité *d'être*. » (p. 251). Comment ne pas citer ici le logion de l'Évangile selon Thomas ?

« Si la chair a été à cause de l'esprit,  
c'est une merveille;  
mais si l'esprit a été à cause du corps,  
c'est une merveille de merveilles.

Mais moi, je m'émerveille de ceci :  
comment cette grande richesse  
a habité cette pauvreté ». (log. 29)

Ce qui donne du prix aux choses, c'est leur rareté.

Ce qui donne du prix au corps, à tel corps, c'est qu'il peut être la demeure de l'Esprit. Et ce qui ajoute encore du prix à cette fonction merveilleuse, c'est que cela n'arrive que dans des cas rarissimes.

Mais le corps, devenu temple de l'Esprit, doit mourir avant de mourir. Certains traités gnostiques de Nag Hammadi nous le disent sans ambiguïté. Cette mort avant la mort survient dans le lâcher-prise ; Jeanne Guesné l'exprime en connaissance de cause : « Mourir à ma vie pour naître à cette présence, c'est cela vaincre la mort, c'est cela le « Grand Passage » (p. 22). Dès lors, c'est la présence qui se substitue au mental personnel amenant la mort de celui-ci et en même temps la mort en tant qu'entité séparée du complexe psycho-somatique. Or c'est bien cela la mort avant la mort. Si un obstacle persistait dans l'esprit du lecteur, un passage comme celui-ci suffirait à le lever : « Dès lors qu'elle est apparue, cette présence perçoit par elle-même, et la décision, le geste, la parole qui en découlent sont vivants, étant directement issus de la source elle-même. On a compris alors l'importance de ce qui voit dans toute l'énormité de son évidence » (p. 104). Il n'y a pas de vie sans mort et la mort de la personne est le gage de la Vie suprême : tel est l'enseignement des initiés. Ils l'ont formulé chacun dans son langage mais avec netteté, ainsi Jésus :

*Celui qui a connu le monde  
a trouvé un cadavre  
et celui qui a trouvé un cadavre,  
le monde n'est pas digne de lui » (log. 56)*

Ainsi Ramana Maharshi :  
*C'est le sentiment d'être l'auteur de ses activités  
qui constitue la servitude,  
et non pas l'activité elle-même*

Ainsi Nisargadatta :  
*Ce n'est jamais la personne qui est libérée,  
on est libéré de la personne  
...Vous êtes la source de la réalité  
Vous donnez la réalité au lieu de la recevoir.*

Le livre de Jeanne Guesné est de ceux, rarissimes, qui transcendent le mental et parlent un langage universel au-delà des barrières que dressent les circonstances de temps et de lieu.

Tout au long de son ouvrage, l'auteur nous entretient de ce que Hui-Neng appelle la vision dans sa propre nature qui est vi-

sion dans le Vide. Or notre propre nature, précise-t-il, est en soi intrinsèquement pure. Au lieu du terme « vision », Jeanne Guesné parle, on l'a vu, de *ce qui voit en nous*, de la *Présence*. Il s'agit tout simplement d'une façon différente d'exposer l'approche de la Réalité. Celle-ci est une, peu importe les mots employés dès lors qu'ils expriment une expérience essentielle authentique.

S'il fallait formuler une réserve, nous dirions que certains auteurs que cite Jeanne Guesné ne sont pas toujours au niveau de la Gnose éternelle alors que chez elle, la connaissance est au-delà du temps, donc du devenir, donc de l'espace-temps qui est propre à la dualité. Est-ce à dire que cette connaissance n'entre pas dans la sphère de l'intérêt humain ? Non, car, si nous n'avons pas prise sur elle, elle est là offerte, en nous, hors de nous. Elle émane de la nature propre elle-même qui est l'Inconscient (au sens métaphysique et non psychologique). Lorsqu'on est encore dans le mental, fut-il supérieur, on reste prisonnier du devenir, on demeure dans la ronde des naissances et des morts. L'évolution ne peut pas ne pas se situer dans le devenir, c'est le cas des théories qui s'appuient sur le temps comme celles par exemple d'un Aurobindo que cite l'auteur : « Le surnaturel est un naturel que nous n'avons pas encore atteint, ou que nous ne connaissons pas encore, ou dont nous n'avons pas encore la clef » (p. 158).

Ce qui importe, c'est de constater avec Jeanne Guesné que les barrières psychologiques s'effacent au niveau de l'Être et de comprendre que l'éveil ne peut avoir lieu que dans l'ici-maintenant.

E. Gillibert

DANIEL GIRAUD : Les étoiles en plein jour...

Voyage en Orient (récit). Ed. L'Originel — Paris 1984.

Savant fatras de fulgurances au fil embrouillé débrouillard d'un essentiel vagabondage en existen-ciel oriental : ainsi flot-tions-nous sans amarres, mais les yeux grands ouverts, dans le sillage focal de Daniel Giraud infatigable gyrovague.

Et les mondes tournoient, de soleil en soleil l'obscurité flam-boie, en-jeu foudroyant où le je est jeté tel l'éclair à la mer. Le temps, pour un regard poète, de cueillir le signe lumineux où se résume l'être, flèche d'or transperçant l'opaque du néant.

Le voyage est obscur certes, périlleux même, d'astrologiques circonvolutions en alchimiques transmutations, encombré de sur-

croît des ruminations iconoclastes d'une adolescente révolte toujours à fleur de peau. Mais au détour d'une agaçante ronde de mots ou d'un poncif métaphysique, une formule-choc où fulgure soudain la vision poétique, une, incontestable, bouleversante de vérité, éblouissante car vision de « la Lumière au-delà de la lumière » : les étoiles en plein jour..

A Giraud, le poète, merci pour ce voyage : nous en sommes !

Mireille

DANIEL GIRAUD : Le Soleil, le Coeur et l'Or.

Ed. Cohérence, Strasbourg 1983.

« Si le monde se recentrait, les hommes se rectifieraient, mais si l'homme se recentre, il réctifie le monde... »

« La Sagesse consistera à faire la discrimination entre le Même et l'Autre tout en identifiant le Même dans l'Autre ». Daniel Giraud.

Le livre de Daniel Giraud, « Le Soleil, le Cœur et l'Or » — introduction à l'interfusion astrologie - alchimie, constitue un document hors série pour qui veut recueillir ce qui peut l'être encore aujourd'hui dans le domaine où matière (ou corps) et esprit jouent, interagissent, créent et ne luttent pas entre eux comme le comportement et l'histoire des hommes en proie à la dualité en témoignent. Autrement dit, qu'en est-il du visible de notre vie intérieure que des disciplines comme l'astrologie et l'alchimie doivent aider à révéler jusqu'à, pourquoi pas, la minéralisation ? On peut dire que Daniel Giraud draine dans un seul ouvrage ce qui était disséminé chez maints auteurs et dans des grimoires difficiles à consulter. Pas moins de 288 renvois constituent un index de documentation astrologique, alchimique et métaphysique unique.

La critique serait celle d'une lecture malaisée tant les renvois sont nombreux et mal placés ; ils représentent à eux seuls la moitié du livre c'est à dire de la page 185 à la page 307 sur un total de 336 ! Il faut préciser que ces renvois comportent pour la plupart de longs commentaires.

Mais, malgré la clarté du texte lui-même, peut-on parler de métaphysique en restant ainsi dans le domaine des concepts ? Il n'est pas certain que dans le « vécu », donc incluant des situations prosaïques, l'approche de la non-dualité en soit forcément facilitée.

Les meilleurs livres doivent rassasier, à l'égal de nourritures saines et appropriées qui n'entraînent pas la quantité ; ils doivent donc faire lire de moins en moins. Puissent après la lecture d'un livre comme celui-là le corps et l'esprit cesser leur lutte, s'unir et danser et ne pas reprendre la lutte par mental interposé.

R. Laillier



# POESIES

rien à raconter dans  
ma mémoire d'enfant

je suis toujours à la fenêtre  
la vitre m'opresse autant  
que les constellations

parfois les couleurs me quittent  
je fais la planche  
sur ma conscience  
immense rétine

à peine si je devine  
dans mon Royaume sans givre et  
sans maisons astrales  
que Tout se rejoint à temps  
l'avant l'après  
le désert la source furtive  
le cri soudain le silence

mais très vite je vois double  
et tel Quasimodo je trébuche  
sur mes bosses

manoune

Je suis  
des ténèbres  
l'œil étincelant

Graine d'étoiles  
semées au vent  
Phare aux rivages  
vierges du temps  
Eclat solaire  
aux déserts blancs

Permanent rêveur  
de mondes éphémères  
Eternel guetteur  
aux tours solitaires  
Miroir immobile  
d'horizons mouvants

Je suis  
des ténèbres  
l'œil étincelant

Mireille

Le Vacancier du Vide  
ou  
le Vide du Vacancier

Le Vide appelle le silence  
Il demande à s'instaurer  
il sollicite doucement  
il convie patiemment  
Les feux-follets en sont tout surpris  
ils se demandent gênés  
si leur sarabande n'est pas incongrue  
puis disparaissent  
peu fiers  
d'avoir retardé la fête  
Curieusement  
d'y être conviés  
— le Vide est sans exclusive —  
suffit à les dissoudre  
rien n'est plus mêlé à rien  
état de grâce naturel  
Tout est là  
non différé  
non différent  
accompli dès l'origine  
on est chez soi  
on est son chez soi  
on est à la source  
on est la source  
on est abreuvé  
on abreuve  
énergie vibrante  
prodigieusement disponible  
se déversant sans cesse  
le cycle est un éclair  
l'éclair est un cycle  
pas de perte  
pas de gain  
vie en surabondance  
vie même du Vide

E. G.